



Imagerie d'Épinal

**CONTES
D'ORIENT ET
DES MILLE ET
UNE NUITS**

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

ALI-BABA ET LES QUARANTE VOLEURS.....	3
L'ENVIEUX ET L'ENVIÉ.....	9
ABOU HASSAN OU LE DORMEUR ÉVEILLÉ.....	14
ALADIN ET LA LAMPE MERVEILLEUSE.....	21
HISTOIRE D'UN ROI ET D'UN MÉDECIN.....	26
Ce livre numérique.....	31

ALI-BABA

ET LES

QUARANTE VOLEURS



Ali-Baba était un pauvre homme qui, avec ses trois ânes, allait tous les jours à la forêt chercher du bois qu'il apportait à la ville pour le vendre.

Un jour, il vit venir de son côté une troupe de voleurs. Il grimpa sur un arbre touffu pour se cacher et compta les voleurs : il y en avait quarante.



Les voleurs, chargés de butin, s'arrêtèrent devant un rocher énorme et le chef s'écria : « Sésame, ouvre-toi ! » Aussitôt le rocher s'entrouvrit et les voleurs entrèrent.

Au bout d'une heure, les voleurs sortirent et s'éloignèrent. Ali-Baba s'approcha du rocher et s'écria : « Sésame, ouvre-toi ! » le rocher s'entrouvrit lentement.



Ali-Baba entra résolument et se trouva dans une vaste salle remplie de richesses immenses : des monceaux d'or et d'argent, des sacs d'or empilés jusqu'à la voûte.

Ali-Baba n'en pouvait croire ses yeux. Il plongea les mains dans les tonneaux pleins, faisant tinter les pièces ; oui vraiment plus de doute, c'était bien de l'or.



Aussitôt il courut chercher ses trois ânes, les chargea de sacs d'or qu'il couvrit de feuillage pour cacher ses richesses et revint en toute hâte à la maison.

Ali-Baba et sa femme ayant déchargé les ânes ne pouvaient se lasser d'admirer leurs richesses. Renonçant à compter tant de pièces, ils les mesuraient au boisseau.



Se voyant ainsi devenus riches et n'ayant plus besoin de travailler pour vivre, Ali-Baba et sa femme résolurent de se donner du bon temps et de vivre comme des seigneurs.

Cependant les voleurs, de retour au souterrain, s'aperçurent du larcin, entrèrent dans une fureur épouvantable et jurèrent de faire mourir dans les tourments l'insolent ravisseur



Ali-Baba avait un frère nommé Cassim, à qui il avait confié son secret. Ce Cassim, jaloux et avare, résolut de s'emparer du trésor. Arrivé au rocher il dit : « Sésame ouvre-toi ! » et le rocher s'entrouvrit.

Dans le souterrain Cassim faillit étouffer de joie à la vue de tant de pièces d'or. Cassim mon ami, s'écria-t-il, te voila riche ! Vite hâtons-nous et faisons main basse sur l'or et les diamants.



Mais au moment où il allait sortir du souterrain, les voleurs, qui étaient aux aguets, s'élançèrent sur lui, le garrottèrent et l'attachèrent à un poteau.

Les voleurs ayant trouvé dans les vêtements de Cassim les diamants et l'or qu'il emportait, entrèrent dans une grande fureur, l'accablèrent de coups puis le mirent à la torture.



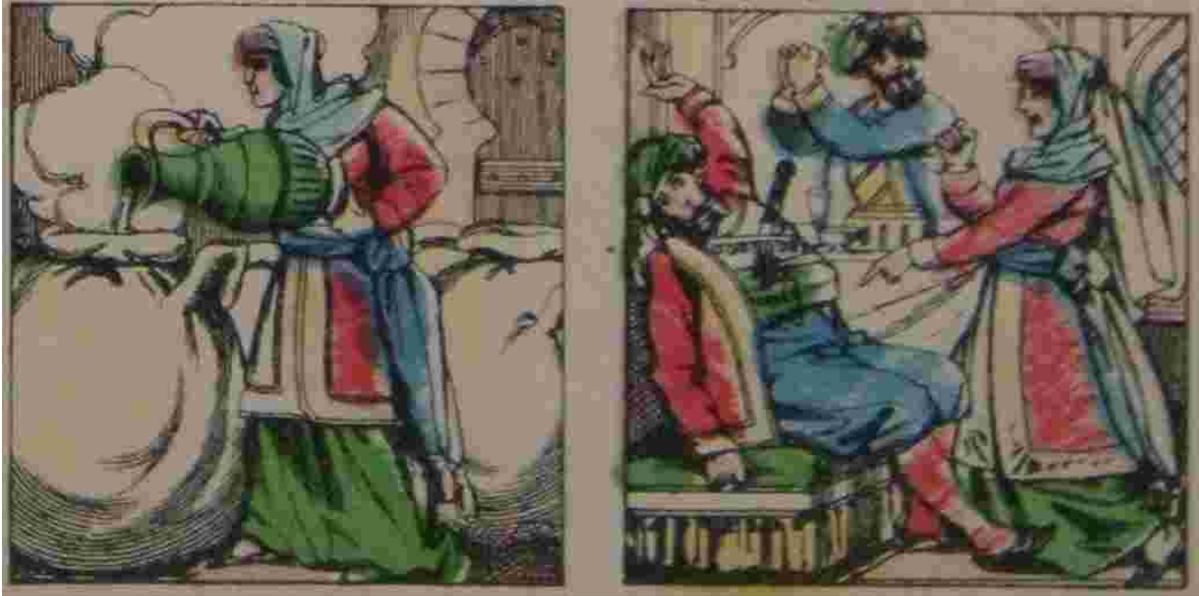
Enfin après avoir essayé sur lui tous les genres de supplices, ils l'écorchèrent tout vif et lorsqu'ils le virent près d'expirer, il le coupèrent en morceaux.

Les voleurs ayant appris par leurs espions que c'était Ali-Baba qui s'était emparé d'une partie du trésor, recherchèrent les moyens de se venger promptement.



Le chef des voleurs fit cacher ses hommes dans de grands vases de cuir puis, déguisé en marchand, s'en fut chez Ali Baba et lui demanda de déposer chez lui ses vases, remplis disait-il, d'huile d'olive.

Les voleurs enfermés dans les vases, attendaient la nuit et le signal du chef : ils parlaient à mi-voix. En passant la servante, étonnée d'entendre parler des vases, écouta et entendit tout le complot.



Aussitôt, comme elle était très courageuse, elle fit chauffer de l'huile bouillante et en versa vivement dans tous les vases. Ne pouvant s'échapper, les voleurs furent tous étouffés.

Pendant ce temps le chef des voleurs mangeait avec Ali-Baba. L'intrépide servante, sous prétexte de le servir lui plongea dans le cœur un long couteau de cuisine et le tua net.

L'ENVIEUX

ET

L'ENVIÉ



Dans une ville considérable deux hommes demeuraient porte à porte. L'un conçut contre l'autre une envie si violente que celui qui en était l'objet résolut de s'éloigner.

Il se retira dans la capitale du pays, où il possédait une belle maison avec un beau jardin et une cour dans laquelle se trouvait une citerne abandonnée.



Il y établit en peu de temps une communauté de derviches, et de fort loin on vint bientôt se recommander à ses prières, car il ne savait que faire le bien.

L'envieux eut un tel chagrin de la grande réputation de son ancien voisin qu'il résolut de le perdre, et à cet effet il alla le trouver.



L'Envié reçut son hôte le mieux qu'il put, puis l'envieux lui ayant dit qu'il avait à lui parler, ils sortirent dans la cour et l'Envié jeta son hôte dans la citerne.

Puis certain de n'avoir pas été vu, il quitta la maison, et s'en retourna chez lui bien content du résultat de son voyage, et se croyant à jamais débarrassé.



Mais la vieille citerne était habitée par des fées et des esprits qui reçurent le derviche, et le soutinrent de façon à ce qu'il ne se fît aucun mal.

Les fées se réjouirent d'avoir secouru le derviche, et l'une d'elles dit qu'il pourrait guérir la fille du sultan qui était possédée par un génie.



Que pour cela il lui suffirait d'arracher sept poils blancs à la queue du chat du couvent et de les brûler sur la tête de la princesse. Le derviche sortit de la citerne.

Dès qu'il fut rentré chez lui, le chat vint le caresser comme de coutume ; le derviche le prit sur ses genoux et lui arracha les sept poils blancs.



Il n'y avait pas longtemps que le soleil était levé quand le sultan arriva au couvent suivi de ses principaux officiers.

Il voulut expliquer au derviche le motif de sa visite ; mais celui-ci ne lui en donna pas le temps et le pria d'envoyer chercher la princesse.



Dès qu'elle fut arrivée, le derviche fit ce que les fées lui avaient dit, et aussitôt la princesse fut guérie ; alors le sultan embrassa son sauveur.

Puis ayant consulté ses officiers, il offrit au derviche la main de sa fille, et les noces furent célébrées dès le lendemain avec beaucoup de magnificence.



Le sultan étant mort, le derviche fut nommé à sa place. Un jour qu'il se promenait à cheval, par la ville, il aperçut l'envieux dans la foule.

Il l'envoya chercher, et après l'avoir embrassé, il lui fit donner mille pièces d'or et vingt chameaux chargés de marchandises.

ABOU HASSAN OU LE DORMEUR ÉVEILLÉ



Il y avait jadis à Bagdad un jeune homme nommé Abou-Hassan qui avait fait le vœu singulier d'inviter chaque soir à souper avec lui le premier étranger qu'il rencontrait sur le pont de la rivière. Le Calife Haroun-Al-Rachid avait coutume de quitter sa cour de temps en temps et de parcourir la ville déguisé en marchand pour apprendre par lui-même ce que pensait le peuple de son administration. Ce fut lui que certain soir le hasard fit le convive d'Abou-Hassan.

Au cours du souper, le Calife ayant demandé à son hôte s'il était ambitieux, celui-ci lui répondit qu'il n'avait jamais rêvé qu'une faveur, celle de posséder seulement un jour le pou-

voir du souverain à l'effet de récompenser et punir certaines personnes de sa connaissance : qu'autrement il était parfaitement satisfait de son sort. L'idée plaisante d'exaucer ce vœu vint alors au Calife et à cette fin, il mêla habilement un narcotique à la boisson du jeune homme.



Plongé par l'effet du narcotique dans une torpeur que rien ne saurait dissiper avant le jour, Abou-Hassan fut transporté au palais par un esclave qui accompagnait toujours le Calife. Ce dernier ordonna qu'on couchât le jeune homme dans son propre lit et que durant toute la journée du lendemain on le traitât en souverain.

Abou-Hassan n'en pouvait croire ses yeux quand à son réveil il se trouva au milieu de tant de magnificence, entouré de puissante seigneurs et de dames magnifiquement parée qui le saluaient du titre de « Majesté ». Se croyant le jouet d'un rêve, il referma les yeux. Mais force lui fut de se rendre à la réalité

quand le Grand-Vizir s'approcha de son lit pour lui annoncer respectueusement que l'heure du lever allait sonner



Malgré tout, Abou-Hassan n'était pas convaincu. Il interrogea successivement tous les personnages qui l'entouraient, chacun lui répondit que « Sa Majesté avait dû faire un rêve dont elle était mal remise ». Le jeune homme se pinça l'oreille, se fit mordre le bout du doigt par une dame, et à la sensation de la douleur il dut convenir qu'il était bien éveillé.

La Garde-Robe entra alors apportant des habits somptueux, tout resplendissants d'or et de pierreries, dont on le revêtit. Le Grand-Vizir lui passa au cou, suivant l'usage, le grand collier des ordres royaux. Puis commença le défilé des ministres empressés de venir rendre, avant le Conseil, leurs devoirs au souverain.



Pour gagner la salle du Conseil, Abou-Hassan n'eut qu'à suivre les huissiers qui le précédaient. Là, il eut encore un moment d'hésitation avant de gravir les marches du trône. Mais prenant alors résolument son parti de l'aventure, il se mit incontinent à arranger les affaires de son quartier, comblant ses amis, punissant ses ennemis.

Il songea même qu'il y avait lieu d'envoyer à tout hasard une forte somme à une certaine veuve, mère d'un certain Abou-Hassan. Quand on vint lui annoncer que son ordre était exécuté et que ces personnes existaient réellement, il n'eut plus de doutes sur sa qualité et passa le reste de la journée en réjouissances.



La nuit venue, une des dames, en lui servant sa collation, eut soin de mêler à sa boisson le même narcotique qui l'avait endormit la veille. À peine eut-il bu qu'il se trouva replongé dans le même sommeil léthargique et fut aussitôt reconduit à sa maison et couché dans son lit.

Le lendemain à son réveil, ce n'est plus Abou-Hassan comme la veille au palais qu'il se prétendait être, mais bel et bien le Calife. Sa mère était pourtant là, auprès de lui ; il la touchait, ce n'était pas une illusion, et il entendait sa voix qui lui répétait qu'il devait être encore sous l'influence d'un rêve.



Sa mère dut pourtant convenir que la veille elle avait reçu du Calife, sans savoir pourquoi, un don magnifique. Cela con-

firma le malheureux dans l'idée qu'il était bien le Calife, et se croyant alors l'objet d'une trahison, il entra dans une frénésie telle qu'il voulut battre la pauvre femme

Aux cris qu'elle poussait, des gardes accoururent qui s'emparèrent du forcené. À ses discours insensés, à ses violences le jugeant fou, ils le conduisirent étroitement entravé dans une maison d'aliénés.



Dans cet établissement la folie se traitait à coups de bâton. On y professait que rien n'était supérieur contre les divagations. La malheureux Abou-Hassan qui persistait à se prétendre le Calife, en eut tout son pauvre corps meurtri.

Mais toujours est-il qu'au bout de quelques jours de ce régime, Abou-Hassan s'avoua convaincu de son erreur. On fit alors venir sa mère qu'il reconnut et on la rendit à la liberté



Peu de temps après, un soir, sur le pont de la ville, il rencontra le même étranger qu'il avait reçu à sa table avant toutes ces aventures. Il lui conta ses misères et l'étranger touché lui dit de le suivre au palais où il voulait la présenter au Calife auprès duquel il jouissait de quelque crédit.

Arrivé au palais, Abou-Hassan vit aux honneurs qu'on rendit à son compagnon que le prétendu étranger n'était autre que le Calife lui-même. Tout s'expliquait. Et le pauvre mystifié devint premier ministre.

ALADIN
ET
LA LAMPE
MERVEILLEUSE



Aladin était un pauvre et bon jeune homme, vivant bien pauvrement avec sa mère du produit de leur travail.

Un jour un magicien, oncle d'Aladin, vint le chercher et l'emmena à la campagne à l'entrée d'un jardin enchanté, lui ordonnant d'aller chercher une lampe qui s'y trouvait.



Aladin étant parvenu sur les indications du magicien à s'emparer de la lampe, s'égara et ne put retrouver l'endroit par lequel il était entré.

Après bien des heures il trouva enfin une issue, et ne revoyant plus le magicien, il rapporta à sa mère la lampe.



Sa mère et lui frottèrent la lampe pour l'approprier, au même instant un génie parut. Je suis l'esclave de la lampe et le tien, dit-il, que veux-tu ?

Nous avons faim, répondit Aladin ; aussitôt le génie disparut et revint quelques minutes après avec un plateau chargé de vaisselle d'or et d'aliments délicieux.



Un jour Aladin voyant passer la fille du Sultan, la trouva belle et en devint éperdument amoureux.

Il mit dans une coupe en or des diamants magnifiques, et envoya sa mère les offrir au Sultan et lui demander sa fille en mariage.



Le Sultan fut émerveillé de la beauté des diamants, il les accepta et demanda trois mois pour se décider, relativement au mariage.

Un mois après, le Sultan oublieux de sa promesse, fit annoncer à son de trompe le mariage de sa fille avec le fils de son grand visir.



Aladin prenant la lampe, appela le génie et lui ordonna d'enlever toutes les nuits le fils du visir et de l'enfermer nu, dans un cachot souterrain, ce qui fut exécuté.

Le jeune homme épouvanté, finit par aller se prosterner aux pieds du Sultan et lui déclara renoncer à la main de sa fille.



Aladin renvoya sa mère escortée de quatre-vingts esclaves, dont quarante noirs et quarante blancs, porteurs de riches présents, renouveler sa demande.

Le Sultan ayant consenti, Aladin monté sur un cheval magnifiquement harnaché, suivi de nombreux esclaves, se rendit au palais du Sultan.



Il commanda ensuite à son génie de lui construire en face du palais du Sultan un palais magnifique. Au point du jour le palais était fait, et le peuple venait l'admirer.

Enfin le mariage eût lieu. Aladin épousa la jeune sultane, et tout le royaume fut en fête pendant un mois.

HISTOIRE

D'UN ROI ET

D'UN MÉDECIN



Il y avait au pays de Zouman, dans la Perse, un roi dont beaucoup de sujets étaient grecs. Ce roi avait la lèpre et personne ne voulait l'approcher.

Un jour arriva à la cour, un médecin nommé Douban. Quand il eût appris la maladie du roi et son abandon, il se fit présenter à lui.



Sire, lui dit-il, je m'engage à vous guérir sans médecine. Le roi répondit, si vous faites ce que vous dites, je vous promets de vous enrichir

Le médecin Douban se retira chez lui et prépara le manche d'un mail, qu'il creusa, et dans lequel il mit certaines drogues qu'il connaissait.



Le lendemain il se rendit chez le roi, et l'ayant fait monter à cheval, il l'emmena dans une grande prairie et il lui proposa une partie de mail.

Le roi fit ce que le médecin voulait ; il descendit de cheval et se mit à jouer au mail avec ses officiers, jusqu'à ce qu'il fut tout en sueur.



Alors le médecin Douban l'emmena au palace, où il le fit coucher. Le lendemain matin à son réveil, le roi annonça à toute la cour qu'il était guéri.

Le médecin Douban alla se prosterner la face contre terre, le roi le fit relever, le fit asseoir près de lui et le désigna à l'assemblée comme son sauveur.



Vers la fin du jour, il fit revêtir son médecin d'une robe très riche et lui fit donner deux mille pièces d'or, puis il le retint à dîner avec lui

Tant d'honneurs devaient attirer la haine et l'envie sur le médecin Douban ; aussi le grand visir emmena un jour le roi dans un endroit retiré du parc.



Et là, il lui dit qu'il avait surpris un complot tramé par le médecin pour tuer le roi ; et comme celui-ci avait la tête faible il envoya arrêter le médecin

Dès que Douban fut arrivé, le roi lui dit : Je ne t'ai fait venir que pour me délivrer de toi, et il fit signe au bourreau d'avancer.



Le médecin voyant qu'il était perdu, demanda au roi la permission d'aller chez lui, chercher un livre qu'il comptait lui offrir.

Le roi hésitait, mais le médecin ajouta qu'entre autres choses curieuses, ce livre contenait le moyen de faire parler sa tête quand elle serait coupée.



Le livre avant été apporté, le bourreau fit mettre Douban à genoux, et d'un seul coup fit rouler à terre la tête du médecin.

Pendant ce temps le roi feuilletait le livre ; en portant le doigt à sa bouche, comme le livre était empoisonné, il tomba foudroyé à côté de Douban.

Ce livre numérique

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en novembre 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Imagerie d'Épinal, *planches n° 1076, 873, 574, 582, 874*, collection privée. L'illustration de première page est tirée de la *planche n° 843, La légende des roses*, collection privée.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://wwwebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://www.rousseauonline.ch/>,
[Mobile Read Roger 64](#),
<http://fr.wikisource.org>
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>, et
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>